genre humain. On dit: mieux vaudrait que ces enfants ne fussent pas nés. Mais les parents qui les créèrent ne pouvaient pas le savoir! La nature leur donna le désir — sans se préoccuper du résultat — et on ne peut leur reprocher de l'avoir satisfait. Ils sont les premiers châtiés de leur erreur involontaire.

Cette erreur est-elle préjudiciable à la masse et y a-t-il lieu de la combattre? Il est permis d'en douter.

Pas plus que les faibles ne nuisent aux forts, les mauvais écrivains n'annihilent pas les grands écrivains; je dirai même qu'ils leur sont utiles, car ils rendent plus éclatante leur supériorité. La constatation du génie n'est-elle pas dûe, après tout, à la différence que nous établissons entre les hautes et basses altitudes de la production artistique. N'y a-t-il pas un meilleur moyen de rendre plus sensible la beauté d'une sonate de Mozart ou de Beethoven, que de lui mettre à côté la laideur d'une sonate moderne?

Située dans la chaîne des Alpes, la pyramide de Chéops passerait inaperçue; au milieu des sables de l'Egypte, elle paraît gigantesque. Une belle journée de soleil est d'autant plus enivrante qu'elle succède à vingt jours de pluie.

La laideur n'est pas un obstacle à la beauté; pas plus que le vice à la vertu. On peut même croire que le vice est nécessaire, parce qu'il provoque plus impétueusement l'amour de la vertu.

En art, l'épidémie est d'autant moins à craindre qu'elle est le seul remède efficace pour tuer le mal. Limité à Debussy, le debussysme aurait eu la vie longue. Généralisé, il est devenu un fléau, tellement insupportable... qu'on ne le supporte plus.

La mauvaise production, résultant de la surproduction, est donc un mal *naturel*, inévitable et nécessaire. Elle est un signe de force et de richesse; elle témoigne d'un grand foyer d'activité et il serait dangereux d'y porter atteinte.

A. MANGEOT.

Notre Musique

Prélude de Konigskinder par Humperdinck-

Grâce à un arrangement conclu avec l'éditeur Brochhaus, nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos abonnés à la musique la primeur du prélude du 1er Acte de *Konigskinder* (Les Enfants du Roi) le nouvel ouvrage d'Humperdinck, auquel notre correspondant d'Allemagne consacre d'autre part un article spécial.

Notre Planche hors texte

Le Chanteur Gothique.

Nos lecteurs trouveront encarté dans le présent numéro la reproduction d'une curieuse gravure ancienne. fort rare, d'après un peintre de l'école flamande.

ENTRETIENS AVEC FERDINAND GOËLZ

(Suite)

XI

VOULOIR

«Si vous êtes arrivé à la certitude que votre élève a parfaitement saisi le sens du conseil donné, continua Ferdinand Goëlz, et si vous observez qu'il n'en tient cependant aucun compte, il faut en conclure de deux choses l'une: ou bien qu'il ne *peut* pas, ou bien qu'il ne *veut* pas».

«Envisageons d'abord ce premier cas d'impuissance physique, dans lequel nous ne saurions incriminer la mauvaise volonté de l'enfant. En ce qui concerne l'étude d'un instrument, présentant toujours pour le débutant de très grandes difficultés mécaniques, nous admettrons de bonne grâce que c'est un cas fréquent. Quelle sera notre attitude en pareille occasion?»

«La sagesse suprême serait de savoir éviter les chemins qui nous mènent devant cet obstacle. En d'autres termes, si prévoir était dans l'humaine nature, je voudrais que le maître connût son élève si bien qu'il ne proposât jamais rien que l'enfant ne fût capable, en y donnant toute son attention, d'exécuter. Rien n'est plus rebutant, dans une étude quelconque, qu'une difficulté pratiquement insurmontable et que l'on exige que vous surmontiez. C'est un terrible coup porté à la confiance qu'il est nécessaire que l'on ait en soi: en cette matière, il vaut mieux avoir conscience de ce qu'on peut faire que de ce qu'on ne peut pas faire. Tenter souvent les limites de sa puissance est une exploration dangereuse pour un organisme encore peu accoutumé à la lutte. En maintenant le disciple toujours en dedans du cercle de ses possibilités, vous lui conserverez une grande foi en lui, un grand courage: ne s'étant jamais heurté à l'impossible, il abordera de tout cœur et partant avec chances de succès n'importe quelle difficulté. Le jour où il sera contraint de reculer devant une barrière infranchissable, sera fatal pour lui».

«Donc si vous vous trouvez tout à coup en présence de quelque chose que votre élève semble bien ne pas *pouvoir* faire, prenez garde, ce moment est critique. Il faut qu'immédiatement, d'après l'expérience que vous avez de l'enfant, vous décidiez, ou bien que, actuellement, il se trouve dans l'incapacité absolue d'exécuter le passage demandé, ou bien que, avec un certain travail, il y peut à coup sûr arriver. Dans le premier cas, *avant que l'élève se soit rendu compte de l'impossibilité matérielle*, détournez adroitement le cours de votre leçon, inventez un prétexte plausible pour abandonner le passage en question, arguez tout à coup du peu d'intérêt du morceau, de l'heure qui s'avance, je ne sais, enfin, de tout ce qui vous passera par la tête, et captez immédiatement l'attention de l'enfant en lui proposant quelque chose qui l'intéresse: à aucun prix, il ne faut qu'il se doute qu'il vient d'effleurer la limite de sa puissance. Ceci me paraît *très important*. Dans le second cas, foncez avec intrépidité sur l'obstacle: exigez le travail nécessaire et ne laissez en paix le jeune exécutant que lors qu'il est sorti vainqueur du périlleux combat. Rester à mi-chemin du résultat serait désastreux: dès que l'élève a flairé l'impossibilité, si vous ne la lui faites pas vaincre, vous êtes un maladroit. C'est pourquoi, ce choix étant dangereux, je préférerais que dans le doute, vous vous abstinssiez: résolvez-vous à la première et prudente alternative plutôt que d'entreprendre un combat incertain dont l'issue contraire serait un désastre difficilement réparable».

— Cette politique de prudence, fis-je observer, est certes fort ingénieuse. Mais nous avons affaire à de petits êtres rusés. Ne craignez-vous point, cher monsieur, que l'enfant ne s'aperçoive bientôt de la supercherie et ne feigne l'incapacité pour se libérer d'un travail ennuyeux?

— Supercherie! s'écria Goëlz, mais il n'y a pas, je ne veux pas qu'il y ait supercherie. Lumière et loyauté avant tout. Je suis l'ennemi de tous ces systèmes d'éducation qui consistent à ourdir à l'insu de l'enfant toutes sortes de machinations compliquées, dans lesquelles le moindre accroc entraîne la ruine complète de l'ensemble. L'histoire de saltimbanque de l'*Emile* m'a toujours paru ridicule, inutile et extrêmement dangereuse. Si je vous ai conseillé tout à l'heure quelque chose qui en effet ressemblait à une supercherie, c'était pour réparer une grosse erreur que je vous supposais avoir commise. C'était un accident qu'il serait désastreux de transformer en habitude.

— Soit, fis-je. Mais la difficulté réside maintenant en ceci. Comment reconnaîtrons-nous, si nous devons taxer notre élève d'impuissance, ou de mauvaise volonté?

— Si rusé que soit un gamin, dit Goëlz, vous pouvez, par une observation continuelle de ses moindres faits et gestes, le prendre en flagrant délit. C'est une question d'adresse et de patience de votre part. La chose qu'il s'était buté à ne pas faire ou à faire mal dans un certain passage, il le fera soudain correctement dans un autre cas analogue, où, dépaysé, il oubliera de rester constant avec lui-même, et vous serez édifié. Soyez certain que jamais un élève, si vicieux soit-il, ne dissimulera longtemps à un maître attentif ses véritables capacités physiques et intellectuelles».

«Seulement, la distinction capitale qu'il s'agit d'établir maintenant, c'est la suivante. Si l'enfant ne fait pas ce que vous lui demandez — *ayant compris* et le *pouvant*, ceci dit une fois pour toutes — c'est que ou bien il ne *veut* pas le faire, ou bien il *veut* ne pas le faire. En d'autres termes, nous avons d'un côté absence de volonté, de l'autre une volonté en sens contraire».

«Supposons d'abord que la volonté est absente ou au moins atrophiée. Ceci est un cas grave. Il y a lieu de se demander

si cette indifférence de l'élève est particulière à ses études musicales ou si elle se manifeste dans toutes les autres circonstances de sa vie. Si cette dernière alternative est la vraie on se trouve en présence d'un cas de paresse invétérée. Souvent la cause en est morbide, tient à l'état de santé de l'enfant, à son âge, à sa croissance, à son genre de vie, toutes choses en dehors de la compétence et de la sphère d'action du professeur de musique. Ce peut être aussi une tare intellectuelle. Ceci n'est pas davantage de notre ressort. Les malades et les dégénérés sont à renvoyer à messieurs les médecins. Si au contraire l'élève studieux, dans ses classes, ne manifeste aucune bonne volonté dans l'étude de l'instrument, c'est qu'il n'y trouve pas l'élément d'intérêt nécessaire à l'exercice de sa volonté. Dans ce cas votre premier devoir est de faire naître cet intérêt. J'aimerais assez pour cela que le maître daignât d'abord se mettre au piano et jouât à l'enfant quelque jolie et simple chose, jeune de style et d'esprit, qu'il lui chantât quelqu'une de ces vieilles chansons de France si bien faites pour émouvoir les cœurs naïfs, j'aimerais qu'il négligeât un peu, s'il le faut, théorie et pratique pour s'efforcer de donner au disciple le goût qui lui manque. Que s'il échoue dans sa tentative, et qu'il voit le visage de l'enfant témoigner du plus grand ennui après plusieurs semaines d'essais infructueux, son devoir sera d'aller trouver les parents et les prier de le décharger de ses inutiles fonctions».

— Oh! oh! m'écriai-je, de combien de maîtres obtiendrez-vous cette cruelle abnégation, qui ne sera d'ailleurs même pas appréciée par les parents, lesquels discréditeront le professeur en guise de remerciements et le remplaceront immédiatement par un autre moins scrupuleux.

— Cher monsieur, riposta Goëlz, nous sommes ici sur une plage de Bretagne, seuls, face à l'océan. Je prêche la parole de vertu, parce que je sais bien qu'on ne peut pas m'entendre. Je vous dirai comme Socrate et Hippias: *Les belles choses sont difficiles*».

Cette phrase nous entraîna dans une longue digression dont le divin Platon fit les frais; après quoi Ferdinand faisant brusquement volte-face s'écria:

— Enfin, réjouissez-vous, cher monsieur, nous arrivons à votre enfant terrible, à ce monstre de contradiction, qui a juré de forcer à la retraite l'infortuné pédagogue et qui dans ce but fait preuve d'une remarquable persévérance en dirigeant tous les efforts de sa volonté naissante vers la scrupuleuse inobservation des conseils donnés».

« Mais vraiment, continua-t-il en souriant avec indulgence, croyez-vous qu'il soit fréquent cet être vicieux et si stupidement volontaire?»

Présentée de cette manière, la question me trouva un peu hésitant. J'esquissai un geste vague dont monsieur Goëlz eut la délicatesse de bien vouloir se contenter. Puis, gaillardement:

— Eh bien soit, fit-il, qu'il soit fréquent ou non, là n'est pas la question. N'y en eut-il qu'un, il faudrait s'occuper de celui-là. Et il y en a évidemment — hélas! — plus d'un».

Ferdinand s'arrêta un instant. Cette partie de son sujet semblait lui déplaire et il n'y entrait visiblement qu'à contre-cœur. Il s'y résigna cependant:

— Je me demanderai d'abord, comme tout à l'heure, si la mauvaise volonté de l'enfant est générale ou spéciale à la musique. Si elle est ainsi localisée c'est qu'il y a antipathie ou pour la musique, ou pour l'instrument, ou pour le professeur. Nous essaierons encore de vaincre cette antipathie, et si nous n'y parvenons pas, nous nous sacrifierons de nouveau, cher monsieur».

Je poussai un soupir de désespoir.

— Enfin, fit Goëlz, voilà l'enfant bien doué musicalement, point rebelle aux beautés de l'art, mais intraitable, aussi bien avec son professeur de piano qu'avec tous ses autres maîtres. C'est par ce chef-d'œuvre de méchanceté qu'il convient que nous terminions».

« Je me suis laissé conter l'histoire d'un jeune garçon à qui l'on enseignait la musique de la manière suivante. Afin de l'habituer à ne point éloigner les coudes de son corps, on lui mettait une brosse sous chaque bras. C'est dans cette position critique qu'il devait jouer exercices et morceaux. Si une brosse tombait, il recevait une gifle. On pensait ainsi lui donner l'élément d'intérêt nécessaire au bon exercice de sa volonté».

« Remplacer le désir d'entendre de la jolie musique par le désir de ne pas être giflé, voilà à coup sûr un système qui ne nous séduira pas, cher monsier. Ceci pour vous dire que les moyens violents auxquels pourrait nous inciter le naturel déplorable de notre dernier élève doivent être évités à tout prix. D'un enfant ayant du goût pour la musique mais vicieux, nous ferions un enfant ni plus ni moins vicieux, et, de plus, détestant la musique. Mais absence de violence n'exclut pas la fermeté. Exigez beaucoup et implacablement de cet élève. Réduisez-le par la terrible douceur de votre entêtement. Ne lui rendez pas pour cela la leçon plus ennuyeuse qu'à un autre. Pour lui aussi mettez-vous au piano et jouez les jolies choses dont nous parlions tout à l'heure. Mais ensuite, soyez intraitable et faites répéter le passage jusqu'à satisfaction, sans un moment d'impatience, sans un éclat de voix, maîtrisez-vous, dominez par la calme sévérité de votre regard, par le ton absolu et la sérénité de votre parole: vous l'impressionnerez, vous l'intimiderez, vous le déconcerterez et vous en viendrez à bout».

— Mais, cher monsieur, répliquai-je, cette vie de domination sur soi-même, de dévouement, de sacrifice est tout bonnement une vie digne d'un héros!

— Mon Dieu, fit Goëlz, je vous propose un idéal, que personne ne peut atteindre, mais dont il faut s'efforcer d'approcher... D'ailleurs tout ceci reste entre nous et la grande et bonne mer: ne le dites à personne, — conclut-il en baissant la voix; un doigt sur la bouche...

J'ai tenu ma parole.

Lucien CHEVAILLIER.

La Réforme de la NOTATION MUSICALE

La publication, dans le *Monde Musical*, des projets de réforme de notation et de théorie musicales de MM. F. Busoni et Menchaca nous a valu la communication d'un assez grand nombre d'autres systèmes ayant pour but de bouleverser le graphique actuel de la musique.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, le seul fait de l'abondance de ces propositions montre jusqu'à l'évidence le désir d'une réforme. Mais elle est d'une réalisation d'autant plus difficile que, non seulement tous ceux qui ont vaincu les difficultés de la notation actuelle, ne se soucient pas de recommencer à apprendre, mais parce que tous les réformistes ne sont pas d'accord entre eux et cherchent à faire prévaloir leur propre système.

Nous n'avons pas à revenir sur la méthode de Busoni purement graphique et qui est basée sur la figuration des sons telle qu'elle résulte du clavier du piano, ni sur le système Menchaca, à la fois théorique et graphique, le plus révolutionnaire de tous, puisqu'il va jusqu'à modifier le clavier du piano. La maison Pleyel vient de construire un piano avec le clavier Menchaca, grâce auquel on pourra se rendre compte de la valeur pratique de son système.

Un autre projet, qui nous a été soumis est celui de l'ingénieur E. L. Bazin de Nantes, intitulé: *Écriture et théorie Octavinales de laMusique* (1). En voici les points caractéristiques:

1° Emploi d'une portée de 3 lignes permettant d'écrire: une Octave sur la portée, et, au besoin deux au dessus et deux au dessous, soit cinq octaves sans employer jamais plus de trois lignes supplémentaires et en donnant toujours à chaque note la même figuration, quelque soit l'octave à laquelle elle appartient.

2° Suppression des clés et leur remplacement par un numérotage d'octave, indiquant à laquelle appartiennent les notes de la portée, le chiffre IV correspondant à l'octave contenant le *la* du diapason. Si le chiffre de l'armature est IV les octaves figurées seront donc: 2 et 3 *au dessous* de la portée, 4 *sur* la portée, 5 et 6 *au dessus*. Pour monter ou pour descendre dans l'échelle des sons, il suffit d'élever ou d'abaisser le chiffre octavinal.

M. Bazin conserve les signes d'altérations, dièzes et bémols et les signes de valeur, qu'il complète par un signe spécial remplaçant notre point.

L'écriture octavinale permet de transposer et, bien qu'elle comporte des modifications de signes, qui ne nous paraissent pas néces-

(1) Chez l'Auteur, 17, rue de Versailles à Nantes, un volume net 6 fr. 50.